

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



***Miguasha* de Renaud Longchamps**

Robert Yergeau

Numéro 31, automne 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39982ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Yergeau, R. (1983). *Miguasha* de Renaud Longchamps. *Lettres québécoises*, (31), 73–73.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1983

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Miguasha

de Renaud Longchamps

Longchamps ne chôme pas: 14 livres publiés en 10 ans, 3 à paraître (deux romans et un recueil de poèmes), 4 en préparation (un pamphlet, un essai et deux romans) et il vient à peine de franchir le cap des trente ans. Le moins que nous puissions dire c'est que l'air fortifiant de sa Beauce natale semble lui convenir.

Son dernier livre, *Miguasha*, paraissait le printemps dernier chez VLB éditeur, ce carrefour prestigieux des marginaux consacrés de la littérature québécoise. Curieusement, au moment où je m'apprêtais à lire ce recueil de poèmes quelle ne fut pas ma surprise de trouver sur ma table de travail un texte que le journal *la Presse* publiait sous la signature de M. Michel G. Tremblay, texte se rapportant à la Gaspésie. J'y relève ceci: «Situé dans la municipalité de Nouvelle, en bordure de l'estuaire de la rivière Ristigouche, le site fossilifère de Miguasha (falaises rouges en langue mic-mac) est un sanctuaire paléontologique où on retrouve des fossiles de plantes, d'invertébrés et de poissons. Site unique au monde, Miguasha a acquis ses lettres de noblesse dans le domaine de la paléontologie internationale à cause de la qualité des découvertes d'un nombre impressionnant de spécimens fossiles».

Miguasha se présente comme une sorte de reconstitution mnémonique de l'univers: petit traité poétique de cosmogonie. Divisé en deux parties — la première porte le titre même du recueil tandis que la seconde s'intitule «Quatre-vingts propositions sur l'évolution» —, *Miguasha*, c'est l'être qui (se) pense dans la réverbération de sa propre cons-

cience réflexive; c'est l'être qui, par métempsychose, devient sa propre structure anthropologique. *Miguasha* c'est une sorte d'ontogénèse historique, voire de traité ontologique de la matière («je me meus de toute matière» (p. 30); cette «matière dévorante d'elle-même» (p. 72) où n'existe «rien d'autre que la matière» (p. 101). Ce livre se présenterait finalement comme une admirable plongée de la matière dans la matière, de l'être dans l'être, de l'évolution dans l'évolution, de la conscience dans la conscience.

Utilisant à satiété l'ellipse comme procédé rhétorique, disloquant les conventions grammaticales, Longchamps veut «retracer les sens» (p. 15), en arriver au «dépouillement de la glaise» (p. 16), faire le compte de «ces plaies anciennes» (p. 16), «danser dans (ses) cendres» (p. 24), consentir à «l'effort nu de (sa) peau» (p. 24), peiner «sur (ses) restes à reconstituer» (p. 24) et, finalement, «avancer avec sa mort» (p. 74).

Avec ce recueil, le lecteur se retrouve en face de multiples pistes d'essai: examinons-en quelques-unes. Il y a, en premier lieu, cette préoccupation fondamentale axée sur la durée. L'auteur veut «parier sur la durée» (p. 15); il est lui-même durée dans la durée: «temps qu'importe/millions d'années dans cette langue» (p. 27). Mais il n'est pas sans savoir qu'il devra «payer pour la durée» (p. 101) et ce prix à payer nous devons le chercher, semble-t-il, du côté du pourrissement car, évolution oblige, l'on pourrit avec prodigalité dans *Miguasha*: «la moitié pourrissante de ma chair» (p. 28); «l'indifférence matérielle sinon/pourrir par la petite porte» (p. 30); et cette interrogation qui n'est pas dénuée d'intérêt que soulève l'auteur: «étaient donc et sommes-nous encore/au point d'obéir à ce pourrissement» (p. 30). Enfin, de constater Longchamps, «dans l'étalement je pourris à point» (p. 35).

Miguasha, c'est également un appel aux pères, aux géniteurs: «pères inertes et l'absence/l'habitude de soi je sais/mais vif de sa sève» (p. 26) où «pour cent pères j'en viens à ma perte» (p. 28) proclame l'auteur, ce qui ne l'empêche nullement d'écrire: «je m'avance et le père parle» (p. 34).

Miguasha, c'est le recours au Tu, à l'autre: la fusion de Je et du Tu comme moment de la conscience évolutive. Ce Tu, porteur d'abîme: «ma perte que tu portes/sur les cils inférieurs de l'oeil» (p. 51) et qui «coules dans la durée coagulée» (p. 23). Et ces «plongées» dans un «corps autre» donnent l'occasion à Longchamps d'y aller de quelques vers de la meilleure venue qui soit: «même le couple comme corruption» (p. 94); «s'accoupler pour quoi pour/ cette disposition de la cendre dans le débat» (p. 46).

Certes on peut chicaner l'auteur pour l'emploi un peu facile de certains paronymes du genre: «je sortirai de l'état avec éclat» ou encore «les lacunes de la langue»; et sur cette volonté par trop manifeste de vouloir faire vraisemblable en émaillant son recueil de termes propres à la géologie — crétacé, cambrien, dévonien, etc. — ce qui nous donne l'impression curieuse d'être en classe de paléontologie. Mais ce ne sont là que des peccadilles devant l'ensemble du livre qui m'apparaît comme une très belle réussite: un «exercice» probant des possibilités qu'offre le matériau «poésie» confronté à la conscience immanente de l'univers.

Pour terminer, disons quelques mots sur les «Quatre-vingts propositions de l'évolution» que formule Longchamps dans la deuxième partie de *Miguasha*. Les préoccupations de l'auteur semblent se porter davantage — quoique nous les retrouvons à un degré moindre dans la première partie — sur l'univers. Encore là, notons le pouvoir évocateur — ce qui n'est pas la moindre qualité de ces textes — de certains vers qui se présentent comme autant de formules incantatoires: «À froid ce que vomit l'univers» (p. 70); «je sais ma perte à même l'univers» (p. 84), etc.

Longchamps, dans les dernières pages de *Miguasha*, écrit qu'il «risque l'inscription/(qu'il) écrit l'accumulation» (p. 102). «Je m'effrite, je critique ma présence» (p. 104), dira-t-il lucidement.

Miguasha: essai réussi sur l'univers re-visité.

Robert Yergeau



Renaud Longchamps

